

I

Pour se conformer à la tradition familiale et au souhait formel de son père tailleur, Kurt Crüwell devait reprendre son atelier de bonne réputation au numéro 64 de la Gütersloher Strasse dans la ville de Bielefeld, non loin du luxuriant Teutoburgerwald et à quelques pâtés de maisons seulement de l'endroit où des décennies plus tard, entre 1966 et 1968, Philip Johnson, architecte renommé de Cleveland, érigerait la fameuse Kunsthalle ; toutefois, le 1^{er} septembre 1939, un événement traumatisant bien que prévisible compromit ses rêves paisibles de propriétaire – ainsi que son entrée dans la société petite-bourgeoise de Bielefeld – et rendit son destin bien moins paisible et infiniment plus hasardeux.

Ce jour-là, alors que Kurt fêtait son vingt-quatrième anniversaire, l'un de ses compatriotes nommé Hitler donna l'ordre à son armée de forcer le corridor de Dantzig, d'attaquer la ville qu'on connaît aujourd'hui

sous le nom de Gdańsk, et de s'emparer d'un morceau de l'histoire polonaise au nom du III^e Reich.

La Seconde Guerre mondiale venait d'éclater.

II

Le lendemain matin, un télégramme reçu au numéro 66 de la Gütersloher Strasse, entrée annexe à l'atelier et demeure de la famille Crüwell, composée de Kurt, de sa sœur Hannelore et de ses parents Joachim et Brunilda, sommait le jeune homme de se présenter immédiatement à l'officier le plus gradé de son quartier.

Dans les yeux du facteur qui remit le courrier avec une solennité non dépourvue de tendresse brillaient les feux sacrés de la fierté. D'une certaine façon, il était le messager de la bonne nouvelle portée à la jeunesse allemande. Et peu importait qu'il fît sa tournée à bicyclette.

C'est ainsi que Kurt apprit l'existence jusqu'alors insoupçonnée de Josef Hepp, un quinquagénaire dégarni qui tenait une pension de famille dans l'Ummelner Strasse voisine, et était membre du Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei depuis l'hiver 1933 ; cet homme affable et quelque peu

grotesque le reçut dans la fraîcheur matinale sur le seuil de sa maison, vêtu d'un uniforme brun immaculé et fumant du tabac fin avec une franche satisfaction.

Interrogé par Hepp dans une pièce remplie de petits soldats de plomb portant de minuscules swastikas et où planait une implacable odeur de pâté en croûte, Kurt répondit laconiquement aux trois questions qui lui avaient été adressées.

Premièrement. Non, il n'avait pas de liens de parenté avec les Crüwell du XVI^e siècle, patriciens et propriétaires d'un somptueux hôtel particulier situé à côté de l'Alter Markt.

Deuxièmement. Non, ni lui ni les membres de sa famille n'étaient en possession de la carte du NSDAP.

Troisièmement. Il pouvait dire avec fierté que son métier était celui de tailleur.

III

Après son entretien avec Hepp, Kurt fut affecté au 19^e corps blindé de la 6^e armée provisoirement installée dans la ville de Sarrebruck, à quatre cent soixante kilomètres au sud-ouest de Bielefeld et à quarante kilomètres à peine de Strasbourg, première grande ville française limitrophe.

Avant de partir le lendemain à l'aube dans un train de marchandises encore imprégné d'une odeur de bétail et de sarrasin, en compagnie d'autres jeunes hommes âgés de vingt à vingt-cinq ans, Kurt eut toutefois l'occasion d'effectuer deux visites.

La première guida ses pas vers l'église Saint-Nicolas, située non loin de la résidence des puissants Crüwell évoquée plus haut. Construite en 1340, l'église Saint-Nicolas – beau quoique modeste exemple de l'art gothique – accueillit le tailleur dans un silence prémonitoire et une forte odeur d'ammoniac entre ses bancs. Kurt se rendit jusqu'au chœur où il parla à un homme aux favoris en forme

de hache nommé Baumann, trésorier de la paroisse et individu des plus dévots, à qui il avoua, d'une voix teintée de tristesse et le regard fixé sur le dos défraîchi d'une Bible luthérienne, se trouver dans l'impossibilité de jouer de l'orgue dans les jours à venir en raison de l'appel sous les drapeaux qui lui avait été adressé. (Les mains de Kurt, en effet, n'excellaient pas uniquement dans la confection des costumes.)

Pour sa seconde visite, Kurt monta dans un tramway bondé de femmes chargées de paniers à provisions et se dirigea vers le nord, comme pour quitter Bielefeld en direction de Brême, en empruntant l'interminable Herforder Strasse, presque jusqu'au terminus de la ligne 7 ; il prit ensuite une ruelle boueuse, traversa une cour intérieure envahie d'herbes folles, où des enfants faméliques jouaient à la marelle sans trop d'enthousiasme, et accéda à une vieille maison de deux étages dont le dernier était occupé par une mécanographe nommée Rachel Pinkus.

Après qu'il eut partagé avec Rachel un gâteau à la framboise et qu'il lui eut communiqué avec une certaine gaucherie l'objet de sa visite, Kurt la prit dans ses bras pendant soixante longues minutes, chargées de sueur et d'émotion, durant lesquelles ils conjuguèrent les deux verbes les plus anciens que les hommes et les femmes emploient dans leur intimité : aimer et craindre. Ensuite, et dans cet ordre, ils fumèrent des

cigarettes sans filtre, ils firent leur toilette dans une cuvette ébréchée avec un savon mural, ils parlèrent de choses et d'autres dans le seul – et vain – dessein de remplir un fragment de temps douloureux, ils pleurèrent leur séparation en silence et se promirent lettres et fidélité.

Kurt quitta le modeste appartement sans se retourner, en se lissant les cheveux de la main droite, la même qu'il utilisait afin de piquer les épingles, égrener la ligne mélodique des chorals pour orgue et caresser les seins de Rachel.

Eût-il su que c'était la dernière fois qu'il voyait la mécanographe en vie, Kurt se serait peut-être retourné pour la regarder depuis le seuil.

En réalité, Rachel Pinkus était sur le point d'être dévorée par le ver rat monstrueux de l'Histoire.

Elle était juive.